
UNE ÉCRITURE MIGRANTE : L'ENTRE-DEUX-LANGUES ET LA PROBLÉMATIQUE IDENTITAIRE CHEZ NEEL DOFF

Virginia Iglesias Pruvost
Universidad de Granada

L'identité doit s'appréhender d'un point de vue dynamique : loin de se poser comme une caractéristique immanente, il s'agit, en réalité, d'une construction sociale dans laquelle intervient un certain nombre de catégories culturelles, dont la langue, principalement :

Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Pourquoi écris-tu ? Pourquoi dans cette langue et pas dans l'Autre. Quelle langue ? Ils ne savent pas que tu écris dans TA langue. Celle-là ou autre, c'est toujours ta patrie. Tu es la langue que tu utilises. Mais tu n'es point son esclave. Tu n'es point son objet, ni sa fin. Tu n'es point un bourreau quand tu empruntes la hache de celui-ci pour couper du bois ! La langue n'appartient à personne. Elle n'a pas de frontières. La langue appartient à celui qui s'en sert. (Serhane, 1987 : 21)

La langue sert d'outil d'expression de notre identité, mais étant commune à un groupe déterminé, elle sert également d'identification à une communauté. Cette constatation nous confronte au dilemme suivant : si chaque langue correspond à une communauté, une personne parlant deux langues appartient donc simultanément à deux communautés différentes. Le bilingue se situe-t-il fatalement dans l'entre-deux ? Ou choisit-il, au contraire, un groupe d'identification, au détriment de son autre groupe d'appartenance ?

1. L'ESSOR DE LA PENSÉE N'EST PAS LIÉ À LA LANGUE

De tout temps, l'Homme a souhaité effacer les barrières linguistiques pour parler librement, sans entraves. Si les langues doivent, théoriquement, communiquer entre elles et représenter un même univers décortiqué selon des catégories de connaissances communes à toute l'humanité, cette communication se révèle, empiriquement, des plus laborieuses... Cette difficulté se doit au découpage de la réalité : « À chaque langue correspond une organisation particulière des données de l'expérience. » (Martinet, 1967 : 11-12) ; autrement dit, chaque langue perçoit le même monde sous des angles différents. Ainsi, la division en sept couleurs que nous faisons de l'arc-en-ciel qui est un

continuum de lumière, ne se trouve pas dans toutes les langues. Les Esquimaux ont une dizaine de mots pour dénommer et distinguer la neige, alors que nous n'en possédons qu'un. Ces différences dans le découpage des domaines de signification entraînent des articulations distinctes de la pensée.

Aussi faut-il renoncer à l'idée d'une langue répertoire : les mots ne sont pas comme des étiquettes posées sur des choses préalablement délimitées. Chaque langue représente « un système qui opère une sélection au travers et aux dépens de la réalité objective » (Trier, 1963 : 44) : c'est-à-dire que l'activité humaine du langage (de classification par abstraction) produit le découpage du réel. Le monde que l'Homme perçoit est donc celui de la langue qu'il parle, et l'on peut dire, en ce sens, que l'on « habite » sa propre langue. On conçoit également que, dans ces conditions, les polyglottes évoluent dans des univers dissemblables : c'est donc par l'apprentissage du langage que s'intériorisent les valeurs d'une culture.¹

En effet, dans le processus d'apprentissage d'une langue étrangère, la confrontation des deux systèmes linguistiques engendre nécessairement celle des cultures véhiculées par les langues :

Apprendre une langue étrangère, c'est apprendre une culture nouvelle, des modes de vivre, des attitudes, des façons de penser, une logique autre, nouvelle, différente, c'est entrer dans un monde mystérieux au début, comprendre les comportements individuels, augmenter son capital de connaissances et d'informations nouvelles, son propre niveau de compréhension. (Courtilon, 1984 : 52)

La langue et la culture sont deux sphères qui se trouvent en étroite corrélation : la langue est une composante incontournable de la culture d'une communauté. Elle est porteuse de l'Histoire d'un peuple donné car elle incarne ses valeurs et ses artefacts : dans cette optique, la langue représente le moyen d'accès privilégié à une autre culture. En d'autres termes, la langue matérialise la culture en la rendant active, et c'est précisément grâce à cette activité sociale que la langue acquiert sa pertinence. Il est donc illusoire de croire que l'on accède à la compréhension totale d'un message en langue étrangère si l'on s'en tient à la seule connaissance grammaticale de ladite langue : la grammaticalité n'est pas la condition nécessaire et suffisante de la production de sens.²

¹ Nous tenons à donner une précision quant au concept de « culture » : en anthropologie, on distingue deux niveaux culturels. Le premier correspond aux comportements et aux moyens qui permettent la survie dans la nature et dans une société donnée : il s'agit donc d'un héritage collectif transmis de génération en génération. Le deuxième niveau (appelé « civilisation ») renvoie à une prise de conscience et à une réflexion sur la vie qui passe par des questions métaphysiques telles que le sens de l'existence, le choix de vie, etc. Ces deux niveaux culturels représentent les manières d'être qui différencient les peuples. La langue maternelle, en tant qu'héritage culturel s'apprenant de façon inconsciente, appartiendrait donc au premier niveau culturel.

² Dans l'apprentissage d'une langue étrangère, la culture de la langue cible est une donnée incontournable, car la compétence de communication se compose non seulement de la compétence linguistique.

Réciproquement, si l'on veut comprendre la manière de vivre d'une communauté, il faut nécessairement se pencher longuement sur sa langue. De cette façon, c'est dans la confrontation avec une autre culture que les apprenants d'une langue étrangère, comme Neel Doff, prennent conscience de leur propre identité.

Le langage n'est-il pas une condition de l'action, comme nous l'avons susmentionné ? Il est vrai que le langage est incapable d'exprimer la réalité dans toutes ses nuances car il la fige et la morcelle. Toutefois, il n'en reste pas moins un outil nécessaire, étant donné qu'il nous permet de représenter la réalité mouvante et d'avoir une emprise sur elle, en lui imposant précisément une certaine ordonnance. S'il est vrai qu'il existe une certaine incommunicabilité entre les langues et les divers systèmes de pensée qu'elles traduisent, la pensée, quant à elle, peut se rendre indépendante des structures linguistiques d'une langue particulière, ne serait-ce qu'en utilisant plusieurs langues. Nous comprenons, dès lors, les difficultés que suppose l'apprentissage d'une langue étrangère, ainsi que les problèmes spécifiques que pose la traduction d'une langue à une autre.

2. UNE DOUBLE ÉCRITURE À LA RECHERCHE DE L'AUTRE

Apprendre une seconde langue est une tâche ardue qui oblige l'apprenant à recréer un univers linguistique lui permettant de décrire la réalité. Concrètement, pour Neel Doff, le monde a bien évidemment l'aspect du néerlandais, sa langue maternelle, tandis que le français reproduit, pour elle, un univers irréel.

[L'] un des aspects les plus marquants de la migration est sans doute l'apparition de fissures dans l'univers sémiotique du sujet : les significations qu'il attribuait aux objets, aux personnes et aux comportements quotidiens perdent leur substance, en ce sens qu'elles ne collent plus vraiment à la réalité, qu'elles ne sont plus vraiment reconnues par l'entourage, qu'elles ne parviennent pas toujours à rendre compte des expériences nouvelles qui viennent modifier le vécu du migrant. (Franceschini, R., Oesch-Serra, C., Py, B., 1989-1990 : 118-119)

Ce phénomène apparaît fréquemment chez les bilingues et c'est le cas, par exemple, d'A. Kristof : « Je ne pouvais pas imaginer qu'une autre langue puisse exister, qu'un être humain puisse prononcer un mot que je ne comprenais pas. » (Kristof, 2004 : 22) De même, J. Kristeva affirme que « la langue étrangère demeure une langue artificielle – une algèbre, du solfège – et il faut l'autorité d'un génie ou d'un artiste pour créer en elle autre chose que des redondances factices. » (Kristeva, 1988 : 49)

tique mais aussi de la compétence culturelle. Aussi, la charge culturelle associée aux mots d'une langue, la « lexiculture », est-elle à prendre nécessairement en compte dans les actes de communication : par exemple, l'expression des sentiments – l'affection, la joie ou la colère, etc. – est profondément culturelle et varie d'une langue à l'autre. Il suffit aussi de nous reporter aux expressions idiomatiques de n'importe quelle langue pour nous rendre compte aisément que la connaissance de la culture de la langue cible joue un rôle primordial dans l'acquisition et la compréhension exhaustive de celle-ci.

R. Barthes, quant à lui, établit une relation de plaisir entre la langue maternelle et l'écrivain qui « [...] est quelqu'un qui joue avec le corps de sa mère [...] : pour le glorifier, l'embellir, ou pour le dépecer, le porter à la limite de ce qui, du corps, peut être reconnu. » (Barthes, 1973 : 51-52) Si nous suivons ce raisonnement, nous pouvons avancer que Neel Doff renonce en quelque sorte à sa filiation, en choisissant la langue française comme mère adoptive :

La langue parlée, quelle qu'elle soit, peut être fantasmée comme réduisant au silence celle qui se tait, du seul fait que l'autre s'exprime. Chaque langue prend alors le rôle interchangeable de langue sacrifiée, condamnée un temps à n'être plus qu'une langue abandonnée et trahie dès lors que l'autre, privilégiée du moment, prend la parole et occupe la place de rivale, triomphante, comme meurtrière de la précédente. (Cachard, 1989 : 70)

La langue étrangère engendre une rupture brutale avec ce que l'écrivaine nourrissait inconsciemment depuis sa naissance ; son environnement maternel est désormais troublé par l'intrusion d'autres signes, d'autres symboles, d'autres sons. Dans la trilogie doffienne, l'héroïne passe du temps à lire, à répéter et à chercher les mots et les expressions qu'elle découvre dans leur réalité symbolique et dans leur matérialité scripturaire. Grâce aux cours de diction, au Conservatoire, elle quitte une perception sonore qu'elle avait acquise par l'expérience d'un langage tronqué.³

Cependant, précisons qu'il est impossible de renoncer totalement à la langue maternelle, car c'est avec elle que l'on apprend à épeler le monde et qu'on le veuille ou non, celle-ci « [...] plonge en nous une racine qui ne peut jamais être arrachée. » (Green, 1987 : 161) La langue maternelle continue bien évidemment à être opératoire, non seulement dans ses fonctions utilitaires de passation de messages, de communication, mais aussi dans ses fonctions affectives signifiantes, notamment au sein de la famille. Se trouvant à la croisée de deux langues, Neel Doff se construit donc une nouvelle identité.⁴

³ Son français était auparavant déformé au niveau phonétique car certains sons ne correspondent pas d'une langue à l'autre. Toute l'articulation des sons requiert un long apprentissage avant d'être totalement maîtrisée.

⁴ La langue représente l'une des catégories culturelles essentielles de l'identité : comme nous l'avons susdit, elle sert non seulement d'outil d'expression de notre identité, mais elle est également un vecteur permettant de nous identifier et d'appartenir à un groupe donné. Dans cette optique, rappelons que le mouvement romantique a joué un rôle fondamental dans la construction de l'identité autour de la langue : au moment de l'émergence des premières nations, la langue s'est révélée être le moteur de cohésion et de rassemblement. L'exemple français illustre bien cette pensée : à la suite de la Révolution, la France a assisté à l'avènement d'une idéologie nationale basée sur la langue, qui a été déterminante dans le cadre de l'unification linguistique du pays. De nos jours, la langue doit relever de nouveaux défis : l'ouverture sur le monde a favorisé le contact entre les langues et leurs rapports. D'une part, la globalisation a engendré la suprématie de l'anglais sur la scène internationale ; et, d'autre part, nous assistons à une tendance protestataire des groupes linguistiques minoritaires. La polémique au sujet des langues régionales aussi bien en France (le breton, l'occitan) qu'en Espagne (le catalan et le basque, surtout, mais aussi le galicien) signale que la langue reste un élément de rassemblement controversé. Par ailleurs, la mondialisation a

La question de la langue est [...] pour les écrivains francophones (spécialement au Maghreb où l'Histoire a laissé des traces douloureuses, et où la civilisation autochtone est plus riche et mieux enracinée qu'ailleurs) une question véritablement vitale, qui engage tout l'être : un problème d'identité. (Noiray, 1996 : 116)

En effet, l'abandon définitif ou provisoire de la langue maternelle n'est pas anodin, car il conditionne notre regard sur le monde : « La perception de ce regard aiguë à l'altérité a le pouvoir de rendre notre réalité et notre langage quotidiens une étrangeté qui alimente un intérêt renouvelé. » (Delbart, 2002 : 177) Dans le triptyque, l'écrivaine nous montre son besoin de sortir de l'enclos maternel oppresseur pour construire un monde parallèle qui lui permettrait de s'extirper de la pauvreté. L'apprentissage du français devient un défi personnel qu'elle relève non sans difficultés, avec courage et persévérance. Pendant cette période, elle se retrouve seule, face à ses livres et à ses dictionnaires : elle opère une véritable migration langagière et s'installe donc dans l'altérité.

Neel Doff emploie un pseudonyme : elle conserve son patronyme, mais elle change de prénom. Elle aurait pu choisir un pseudonyme tout à fait différent, aux consonances françaises, mais elle ne l'a pas voulu ainsi :

Les écrivains peuvent prendre un nom de plume différent de celui de leur état civil, les uns pour se donner l'illusion qu'ainsi ils portent un masque, les autres pour se donner l'illusion d'être plus proches de leur vrai visage. On peut en trouver aussi (ruse suprême ?) qui gardent leurs noms d'origine pour mieux se masquer. (Franc-Kochmann, 2001 : 191)

Ce choix nous laisse entrevoir que malgré l'abandon délibéré de la langue maternelle, la prosatrice tient toutefois à conserver son identité et ses racines hollandaises. Du reste, elle se plaît à employer ponctuellement des mots ou expressions néerlandaises (*Leentje*, un *bakkertje*, le *theestoof*, des *dubbeltjes*, un *balletje*, etc.) qui représentent, pour elle, un moyen de renvoyer à ses origines ; à travers ces emplois, elle rappelle au lecteur qu'elle écrit, certes, en français, mais que sa langue maternelle et ses sources sont hollandaises. Il s'agit d'une double nationalité qu'elle intègre à la perfection au plus profond d'elle-même.

3. LES MOTIVATIONS DU CHOIX D'UNE LANGUE D'ÉCRITURE

Il est difficile de synthétiser les motivations qui poussent certains écrivains à choisir une langue d'écriture différente de leur langue maternelle ; il existe toutefois des affinités entre eux. Changer de langue permet, entre autres, d'établir une distance salvatrice par rapport au milieu d'origine : « l'appel de la langue étrangère est un moyen, avoué ou non, de se libérer du poids moral que la société fait peser sur l'individu. Une langue vierge permet de se délester du passé individuel et collectif. » (Delbart, 2002 : 174)

engendré des vagues de migration : l'intégration passe nécessairement par l'apprentissage de la langue du pays d'accueil, ce qui pose souvent problème...

Dans la même optique, J. Noiray affirme ceci, au sujet de la littérature maghrébine de langue française :

Elle exige un point de vue interne, intime, que seule peut apporter l'appartenance, de naissance et par héritage de sang et de culture, à une communauté spécifique. Grâce à elle, le Maghreb nous parle enfin de l'intérieur, il se dévoile, il se révèle, avec une franchise, une liberté, une impudeur même que l'usage d'une langue autre souvent favorise, ses souffrances, ses rêves, ses fantasmes, ses secrets. (Noiray, 1996 : 9)⁵

Pour Neel Doff, le français représente la principale amarre à laquelle elle raccroche son existence déracinée. C'est le cas entre autres d'H. Troyat, R. Gary, N. Sarraute, qui ne se sentent pas capables de se servir de leur langue maternelle comme langue d'écriture. La langue française devient même une fascination pour certains écrivains bilingues : « [...] elle palpitait en nous, telle une greffe fabuleuse dans nos cœurs, couverte déjà de feuilles et de fleurs, portant en elle le fruit de toute une civilisation. Oui, cette greffe, le français. » (Makine, 1995 : 56)

À l'instar de nombreux écrivains espagnols du XX^{ème} siècle qui ont dû s'exiler en France pendant la guerre civile et qui ont choisi le français comme langue d'écriture (J. Semprun, M. del Castillo et A. Blasquez, entre autres), Neel Doff vit un arrachement à sa patrie. Mais dans son cas, il ne s'agit pas d'un exil politique mais économique : en effet, les parents de Keetje quittent la Hollande et s'installent en Belgique dans l'espoir d'un avenir meilleur. La petite fille souffre bien évidemment de ce déracinement mais le français ne suppose ni une imposition ni un traumatisme : au contraire, il représente un défi pour son intellect. Indépendamment de la complexité grammaticale et orthographique inhérentes à la langue française, soulignons aussi qu'en tant que langue romane, elle n'a rien à voir avec la langue maternelle de l'héroïne : il n'existe donc pas de proximité linguistique, ce qui complique d'autant plus la tâche d'apprentissage. Chez Keetje, dompter la langue équivaut à relever un défi, à se surpasser intellectuellement : elle s'acharne donc, toute seule, à apprendre un à un les mots et les verbes français, à l'aide d'un simple dictionnaire : « [...] tous les verbes y étaient à l'infinitif, ce qui me déroutait énormément. » (Doff, 1974 : 147)

Habituellement, les auteurs bilingues choisissent une langue étrangère comme langue de plume pour échapper aux représailles de leur pays d'origine ; ce n'est pas le cas de Neel Doff. Son dessein est tout autre : s'élever dans la société. Pour elle, le français, qui est la langue de l'élite bruxelloise, représente une bouée de sauvetage, une porte ouverte à l'ascension sociale : le choix du français comme langue d'écriture répond à une nécessité de communication. L'objectif premier de l'écrivaine est d'atteindre un

⁵ Face à l'arabe, le français est perçu comme une cuirasse qui protège de tout mal et de toute blessure : « Nous portions, mes sœurs et moi, en carapace, la citadelle de la langue de ma mère, la langue unique, la belle langue de France avec ses hauts murs qu'aucune meurtrière ne fendait. » (Sebbar, 2003 : 39)

large public, celui de l'élite francophone : il s'agit là d'une « diaspora linguistique », d'un exil littéraire : « parler de soi-même hors de la langue des aïeules, c'est se dévoiler, certes, mais pas seulement pour sortir de l'enfance, pour s'en exiler définitivement. » (Djebar, 1995 : 177-178) Chez Neel Doff, il n'existe pas de mauvaise conscience vis-à-vis de l'emploi du français comme langue d'écriture, ni de sentiment de manque face au néerlandais. Pour elle, l'exil en langue française est une nécessité absolue : il s'agit, d'une part, d'un refuge face aux vicissitudes de l'Histoire, une tentative de s'engager sur le chemin de la liberté ; et, d'autre part, il répond au besoin de communiquer les souffrances des miséreux à un large public. Le français a libéré l'écrivaine qui se trouvait dans une situation de blocage affectif : il l'a sortie d'un enfermement psychologique maladif et destructeur.

4. ENTRE ICI ET LÀ-BAS : L'EXPÉRIENCE DU DÉRACINEMENT

Quitter sa terre natale signifie être étranger partout où l'on est : on se trouve désormais ancré dans l'errance, accompagnée du sentiment de nostalgie. Attardons-nous un moment sur ce dernier mot *nostalgie* : ce terme vient du grec et se compose de *nostos* « retour » et d'*algos* « douleur ». En effet, lorsque l'héroïne éprouve la nostalgie de la Hollande, c'est bel et bien « la douleur du retour » qui s'empare d'elle. L'errance se définit comme une absence de foyer, une absence de repères familiaux ou sociaux : depuis toute petite, Keetje souffre des multiples déménagements auxquels la soumettent ses parents : « Les premiers jours de notre nouvelle installation, je suis toute perdue et je reviens toujours dans mon ancien quartier. » (Doff, 1999 : 97) L'errance a été le pain quotidien de son enfance, une rengaine inéluctable à laquelle elle ne s'est jamais accoutumée : « Il fallait toujours partir, et je déteste partir : ça me fait trembler et avoir peur de je ne sais de quoi. » (Doff, 1999 : 98)

Keetje fuit car sa situation l'asphyxie : « Le passé me hante, des visions me font sursauter. » (Doff, 1974 : 291) Bien qu'éloignées dans le temps, son enfance et sa première jeunesse l'ont marquée au fer rouge et il lui est difficile de faire table rase. Ce sentiment nous rappelle les propos de K. Abdelkebir : « J'écrivais, acte sans désespoir et qui devait subjuguier mon sommeil, mon errance. J'écrivais puisque c'était le seul moyen de disparaître du monde, de me retrancher du chaos, de m'affûter à la solitude. » (Abdelkebir, 1971 : 88)

C'est dans l'exil que l'identité acquiert sa valeur totale, car elle sert de référent pour se définir par rapport au nouvel environnement : loin de sa terre natale, Keetje tente de se resituer dans l'espace, car elle se sent en déséquilibre. En effet, le déracinement est étroitement lié au désir de réancrage dans l'espace, à la tentative de trouver un équilibre entre deux pôles. Ainsi, après le décès d'André, son compagnon, l'héroïne éprouve le besoin de retourner à ses racines : elle se rend donc à Amsterdam pour essayer de se reconstruire. Mais les retrouvailles qui la libèreraient de son aliénation n'ont malheureusement pas lieu.... Pis encore : elle ne reconnaît plus la ville, ses points de repère

ont disparu. Où qu'elle aille, elle est désormais anonyme : « [...] étrangère partout ! Je n'ai de racines nulle part, et personne pour se soucier de moi... » (Doff, 1974 : 337) Son réancrage dans le pays natal s'avère impossible : dépitée, elle est confrontée à l'illusion du mythe du retour. L'errance de Keetje dure cinq ans : au terme de ces longues années de solitude, elle décide finalement de s'établir dans un village perdu dans les bruyères, où elle trouve enfin le bonheur tant espéré...

5. CONCLUSION

Les vicissitudes de la vie ont infligé à Neel Doff un dualisme identitaire dont elle est parfaitement consciente. Keetje, l'héroïne de la trilogie doffienne, se détache de sa famille engluée dans l'analphabétisme, par l'apprentissage du français, « langue-refuge » qu'elle apprend par effraction : pour elle, il symbolise le « Sésame » qui lui ouvre les portes d'un avenir plus lumineux. En dépit de la présence de ce schisme identitaire, le problème du choix de la langue d'écriture ne se pose pas : la prosatrice choisit de témoigner en français, en parsemant son texte de touches hollandaises qui nous rappellent ponctuellement ses origines. En ce sens, l'écriture représente pour Neel Doff une thérapie qui lui permet d'unifier son identité fragmentée par des années d'exil...

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABDELKEBIR, K. (1971) *La Mémoire tatouée*, Paris, Denoël.
- AUBERY, P. (1973) « Culture prolétarienne et littérature ouvrière », pp.353-361, *Études littéraires*, Vol.6, N°3.
- BARTHES, R. (1973) *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil.
- BOURDIEU, P. (1980) *Le sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit.
- CACHARD, C. (1989) « Exclusion de langue », *Psychanalystes*, N°31.
- COURTILLON, J. (1984) « La notion de progression appliquée à l'enseignement de la civilisation », *Le Français dans le Monde*, N°188, Paris, Hachette Larousse.
- DELBART, A.-R. (2002) *Être bilingue et écrivain français : les motivations du choix d'une langue d'écriture*, Bulletin VALS-ASLA (Association Suisse de Linguistique Appliquée) 76, Université de Bruxelles.
- DJEBAR, A. (1995) *L'Amour, la fantasia*, Paris, Albin Michel.
- DOFF, N. (1974) *Jours de famine et de détresse*, Paris, J.-J. Pauvert, 1911. (Cette édition inclut *Jours de famine* et *Keetje*)
- DOFF, N. (1999) *Keetje trottin*, Paris, Labor, 1921.
- FRANC-KOCHMANN, R. (2001) « Langue, identité, l'altérité... », *La Langue de l'autre ou la double identité de l'écriture*, Tours, Université de Tours.
- FRANCESCHINI, R., OESCH-SERRA, C., PY, B. (1989-1990) « Contacts de langue en Suisse : ruptures et reconstructions discursives du sens en situation de migration », *Langage et Société*, N° Spécial « L'acquisition des langues dans la migration », Paris, MSH, N°50-51.
- GREEN, J. (1987) *Le langage et son double*, Paris, Seuil.
- KRISTEVA, J. (1988) *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard.
- KRISTOF, A. (2004) *L'analphabète*, Genève, Éditions Zoe.

- MAKINE, A. (1995) *Le testament français*, Paris, Mercure de France.
- MARTINET, A. (1967) *Éléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin.
- NOIRAY, J. (1996) *Littératures francophones. 1. Le Maghreb*, Paris, Belin.
- SEBBAR, L. (2003) *Je ne parle pas la langue de mon père*, Paris, Julliard.
- SERHANE, A. (1987) « L'artisan du rêve », *Visions du Maghreb*, Edisud, Aix-en-Provence.
- TRIER, J. « Das sprachliche Feld », in MOUNIN, G. (1963) *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard.